

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 28

Artikel: La bâtisse : autrefois - aujourd'hui
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196983>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

La douceur chez les jeunes filles.

Plusieurs personnes nous ont exprimé le désir de pouvoir lire, dans le *Conteur*, la charmante allocution, prononcée mardi, à la cérémonie des promotions, par M. Payot, directeur de l'Ecole supérieure des jeunes filles de la ville de Lausanne.

Nous avons fait part de ce désir à M. Payot, qui veut bien nous permettre de le satisfaire.

Voici cette allocution. Bien des mamans seront sans doute heureuses de la conserver, à l'intention de leurs filles :

Mesdemoiselles,

Malgré votre impatience d'entendre proclamer les résultats de l'année scolaire qui prend fin, vous ne refuserez pas quelques instants d'attention à votre directeur et l'accompagneriez, avec cette cordialité et cet élan qu'il connaît, sur les bords enchanteurs de notre lac.

Gravissons, si vous le voulez bien, les collines qui s'étendent au pied du Cubly et arrêtons-nous dans cette oasis qui s'appelle le cimetière de Clarens. Parmi de nombreuses tombes illustres, accordons un regard à celle d'un écrivain de race, profond penseur, du Genevois Amiel. Une pierre modeste indique la place où il repose. Sur cette pierre sont gravés ces mots : « Aime et sois d'accord », d'accord avec toi-même : ne rabaisse jamais ton idéal, mais rapproche-toi de lui, hausse-toi jusqu'à lui.

Or Amiel prétend que nos idées, nos convictions sont moins le reflet de ce que nous sommes que l'indice de ce qui nous manque. Pour être paradoxale, la remarque n'est pas absolument fausse. Qui apprécie la santé sinon ceux qui l'ont perdue ou ont risqué de la perdre ? Qui sent tout le prix de la joie et de la gaieté sinon les âmes tristes ? Qui comprend ce que vaut l'énergie sinon celui qui en manque et qui appréciera le charme de la douceur, sinon celui qui a un tempérament violent ?

Si aujourd'hui je vous parle de la douceur, de même qu'il y a deux ans je vous conviais à la bonne humeur, serait-ce peut-être, au dire d'Amiel, que je ne possède ni l'une ni l'autre ? C'est possible, et c'est une raison de plus de vous entretenir, pendant quelques secondes seulement, de ce qui me paraît l'un des fleurons les plus précieux de la couronne d'une jeune fille.

Savez-vous ce que dit de la douceur miss Edgeworth ? Ecoutez-la : « Le défaut de douceur ne peut se compenser chez une femme par aucune autre vertu ».

C'est bien sévère, semble-t-il : cet éloignement vous paraît suspect. Que penserez-vous alors de l'opinion de Jean-Jacques Rousseau, un Genevois encore comme Amiel, mais entre bons confédérés on peut se faire des emprunts. Lorsqu'on parlait d'une jeune fille à Jean-Jacques, raconte un moraliste français, il prenait une plume, du papier et disait : Est-elle jolie ? — En cas de réponse affirmative, il posait zéro. A-t-elle des talents ? Encore zéro. De l'esprit ? Nouveau zéro. De la douceur ?

Combien de degrés ? — Quatre ? Cinq ? C'est alors que les zéros prenaient de l'importance, car il les faisait précéder des chiffres 4 ou 5. Il y avait ainsi des jeunes filles dont la valeur intellectuelle et morale était de 4000, d'autres de 500, d'autres de 30,000, suivant le nombre des mérites qu'elles ajoutaient à celui d'être douces et suivant l'intensité de leur douceur.

— Qu'est-ce à dire sinon que pour Rousseau les qualités d'une jeune fille sont nulles, lorsqu'elles ne sont pas accompagnées de celle qu'il plaçait au premier rang, de la douceur.

Mesdemoiselles, je m'arrête. Un seul mot cependant en terminant. Je connais l'intelligence, la vivacité d'esprit, la puissance de travail, même de réflexion d'un très grand nombre d'entre vous. Je pose, suivant le système de Rousseau, zéro, zéro, zéro. De quel chiffre dois-je les faire précéder ? — 5 ? 4 ? Faut-il descendre à 2 ? à 1 ? ou, chose horrible à penser, à zéro ? Mesdemoiselles, répondez. Dites que Rousseau était déséquilibré, je veux bien. Mais son arithmétique est-elle si fantaisiste ? et au fond de votre cœur ne l'approuvez-vous pas ? Ne seriez-vous pas fières, que dis-je fières, heureuses de voir vos qualités intellectuelles et morales rehaussées par la valeur que leur prêterait votre douceur ? C'est si contagieux la douceur et cela fait tant de bien ! Demandez à vos mères, Mesdemoiselles, quelle félicité les inonde, lorsque cette vertu, qui est souvent un don naturel, mais que l'on peut acquérir, vous savez la faire briller au foyer domestique. Leur approbation pourra soutenir vos efforts et vous aider à faire triompher dans votre vie la maxime que je citais au début : « Aime et sois d'accord ».

Nous recevons du comité central de la Société de Zofingue la lettre suivante :

Lausanne, 5 juillet 1898.

Rédaction du *Conteur vaudois*, à Lausanne.

Monsieur le Rédacteur,

Le *Conteur vaudois* ayant publié, dans son numéro du 18 juin, quelques notes sur les origines et l'histoire de « l'Helvetia », nous nous permettons de relever certaines affirmations, qui, concernant la Société de Zofingue, sont inexactes, et auxquelles nous ne voudrions pas paraître acquiescer en gardant le silence.

Nous n'avons pas à discuter les motifs qui ont poussé à la refondation de l'Helvetia en 1858, mais nous pouvons affirmer que les tendances *conservatrices* reprochées à la Nouvelle Zofingue, n'étaient autres que le désir de *conserver* ses anciennes traditions de neutralité politique, dans la conviction qu'il est préférable qu'une société d'étudiants ne soit pas inféodée à un parti politique, et que la libre discussion vaut mieux que le parti-pris pour des jeunes gens dont plusieurs ne sont point encore électeurs.

Il en ressort que mettant en parallèle Zofingue et l'Helvetia, il est faux de parler d'une « divergence des opinions politiques », si parfois quelqu'un des sections de Zofingue a paru incliner vers telle ou telle tendance, la faute en a presque toujours été à ses adversaires, qui, soit par ignorance, soit avec intention, se sont efforcés de lui attribuer une couleur politique qu'elle ne voulait pas avoir. La com-

position très diverse des dix sections zofingiennes a exposé souvent notre société à ces attaques, qui venant, soit de droite soit de gauche, ont quelquefois trouvé créance ; nous tenons aujourd'hui à rétablir les faits, et à protester contre toute allégation tendant à fausser le caractère de notre société.

Veillez donner connaissance de cette rectification dans votre prochain numéro, et agréer, Monsieur le Rédacteur, l'expression de notre considération distinguée.

E. CORREVON, cand.-jur.,
Président central de Zofingue.

Dr J. GONIN,

ancien Président central de Zofingue.

La bâtisse

AUTREFOIS — AUJOURD'HUI

Depuis un certain nombre d'années, on démolit et on construit fort dans notre Suisse romande, aussi lira-t-on avec intérêt les lignes suivantes, publiées dans le *XIX^e Siècle*, par M. A. Callet, sous le titre : « La construction nouvelle à Paris » :

L'approche de l'Exposition, le désir de placer à un taux un peu rémunérateur les capitaux improductifs, donnent à la construction dans Paris une impulsion énorme et si le père Nadaud revenait parmi nous il pourrait dire que *le bâtiment va*. Partout ce sont des échafaudages, des treuils, des maisons qu'on jette bas, des constructions qu'on élève.

Et, cependant, il est à remarquer que ces travaux n'apportent pas une gêne bien considérable à la circulation dans nos rues. C'est que de nouveaux procédés, une machinerie nouvelle ont permis d'édifier des bâtisses importantes sans bruit et sans encombrement.

Autrefois, il n'y a pas bien longtemps, c'était une grosse affaire de bâtir une maison. On creusait lentement et par des procédés primitifs le sol qui devait recevoir les fondations, puis des fardiers énormes trainés et remorqués par des manœuvres amenaient des pierres brutes énormes qu'à grand bruit et avec grande poussière, les compagnons taillaient sur place ; la rue était encombrée et défoncée. Au bout de longs mois, on commençait la construction, on entassait alors devant la façade de la maison future, en pleine rue que souvent on devait barrer, le sable, la chaux, les moellons ; et lentement on voyait les apprentis charrier le sable, délayer le *mourtila*, se passer de main en main les moellons.

Dès que l'on était parvenu au premier étage on dressait alors de hauts échafaudages qui s'avancèrent jusqu'au milieu de la rue. Des poutres énormes faisaient saillie dans la rue, menaçant le passant qui devait faire un long détour. On taillait ensuite et on assemblait sur place « sur le tas » les pierres ; on agencait les poutres et les solives. Au moindre froid, aux jours sacrés de la Saint-Lundi, le chantier était désert et le travail chômait pendant souvent de longs mois. La maison mettait parfois deux ou trois ans à s'édifier et coûtait fort cher.

Bientôt ces « fameux embarras de Paris, ces croix de sinistre présage, ces poutres branlantes » dont Boileau avait tant de crainte pour l'édifice de sa perruque, ne seront plus qu'un souvenir effacé des âges anciens. L'architecture moderne a changé tout cela.

Derrière une clôture où s'étalent des affiches multicolores, et souvent dans une maison de bois qui garantit des intempéries, ou démolit le logis ancien et on enlève les terres d'une manière méthodique grâce à des pentes douces et des banquettes échelonnées. En peu de temps, des milliers de mètres cubes

sont extraits. La terrasse terminée, les matériaux arrivent, non comme autrefois, en tas, mais au fur et à mesure des besoins, étiquetés, numérotés, appareillés ; meuliers, pierres, sables, plâtres, ciments, bois.

L'entrepreneur, de son cabinet, commande les dimensions, on les lui expédie bonnes à poser. Au fur et à mesure de leur arrivée, les matériaux sont conduits par de petits wagnonnets à pied d'œuvre. On dresse la chèvre et les poutres, le matin dès l'aube, sans bruit.

Une grue installée à l'intérieur monte incessamment sans efforts les matériaux à leur place.

Le béton se fait par une machine spéciale. Le gros œuvre terminé, arrivent les couvreurs, les charpentiers, les zingueurs, les mouleurs, les sculpteurs, les ravaumeurs qui, la *ripe* à la main, derrière la façade de planche, donnent à l'immeuble le dernier coup de fini. Puis les menuisiers, marbriers, stucateurs, tapissiers, gaziers, font les installations intérieures et un beau matin la maison, toute pimpante et claire, sort de son alvéole de bois, prête à être habitée.

Le portrait du Pape.

Léon XIII, on le sait, est très modeste. Cette modestie et la crainte des fatigues de la pose, crainte bien naturelle à son âge, l'avaient toujours engagé à répondre par une fin de non-recevoir aux sollicitations des peintres les plus renommés, désireux de faire son portrait.

Mais le Saint-Père avait compté sans Chartran, le grand portraitiste français, devant la ruse duquel son inflexible parti-pris dut céder.

L'histoire est piquante. Voici comment elle est contée par M. Émile Blavet, dans le journal *La France*. Le manque de place nous oblige à résumer :

Dans un moment où la politique pontificale manifestait des sentiments sympathiques à la France, Chartran obtint, par l'entremise de M. Lefèvre de Behaine, ministre de France auprès du Vatican, une audience intime du Pape.

A l'heure dite, Chartran franchissait le seuil des appartements particuliers, tenant sous son bras un paquet assez volumineux enveloppé de serge verte. Sa Sainteté l'accueillit avec son bon sourire :

— Je suis heureux, dit-elle au visiteur, de recevoir un artiste de votre talent, et surtout un artiste français. Mais je dois vous prévenir tout d'abord que je me suis fait une règle absolue de ne jamais poser pour un peintre... Je suis vieux, ma pauvre santé ne me permet pas cet effort plusieurs fois renouvelé...

— Qu'à cela ne tienne, Saint-Père ! répondit Chartran. Si la crainte de la fatigue est le seul obstacle à la réalisation de mon vœu le plus cher, il est vaincu d'avance.

Et, dépliant la serge verte, il en sortit une toile d'un mètre sur quatre-vingt-dix, qui fit pousser au Pape un petit cri de surprise admirative.

— Mais c'est mon portrait, s'écria-t-il, et d'une ressemblance, d'un fini !

— Non, Saint-Père, ce n'est que l'esquisse, une esquisse très poussée, que j'ai faite avec mes souvenirs, en m'aidant de la gravure et de la photographie, pour vous épargner les horreurs de la pose !... Votre Sainteté se laissera-t-elle fléchir ?

Et, comme il s'était agenouillé pour mettre en meilleur jour son esquisse :

— Voyez, Saint-Père, je vous le demande à genoux !

Léon XIII était désarmé. Il se défendit mollement, pour la forme !

— Ne comptez pas au moins que je vous donne plus d'une demi-heure, trois quarts d'heure au plus !

— Cela me suffira.

— Demain, alors !

Le lendemain, dans la grande salle du Consistoire secret, voisine des appartements du Pape, et disposée en ateliers, le peintre et son auguste modèle se trouvèrent face à face.

Une demi-heure passa, puis une heure, puis deux, sans que Léon XIII eût l'air de se souvenir qu'il avait limité lui-même la durée de la séance. Heures exquises pour l'artiste, délicieusement bercé par la parole, tour à tour enjouée ou grave, spirituelle ou profonde, de ce noble esprit ouvert à toutes les belles et grandes choses de l'intelligence et de l'art ; par cette canserie à bâtons rompus, où s'affirmaient

de vives sympathies pour la France. Tout cela sur un ton de familiarité paternelle, dans le plus pur français, avec une pointe d'accent méridional, qui lui donnait une étrange saveur.

Cette séance fut suivie de cinq autres, et, le dernier coup de pinceau donné, le Pape ne marchandait pas ses compliments à l'artiste, et en témoignage de sa satisfaction, il lui remit un écriin à ses armes, contenant, avec son portrait-miniature, une bénédiction écrite de sa main.

Le progrès aux champs.

Il faut pourtant que le progrès aille se nicher partout et, jusque dans le plus petit village, il envoie maintenant ses nouvelles inventions. Nous n'avons pas protesté — loin de là — lorsque les machines à fouler le raisin sont venues relever de corvée les *brandards* qui, pendant des temps infinis, tapaient dans leurs gerles à grands coups de pilon pour écraser les grappes, mais nous ne pouvons en faire autant pour les faucheuses mécaniques qui se promènent maintenant dans les champs sans plus de gêne que les vélos sur les routes.

C'est le progrès ! plus de lever, pour le paysan, à la première lueur de l'aurore, car les machines à faucher redoutent la rosée et les habitants du village pourront rester dans leurs lits et se retourner de l'autre côté lorsque la cloche de trois heures sonnera le départ pour les champs selon sa vieille habitude désormais inutile. Les premiers rayons du soleil ne seront plus salués par les propos joyeux des faneuses se mêlant au bruit de la faux qu'on aiguise et les faucheurs ne se grouperont plus autour du déjeuner matinal étalé sur les andains fleuris.

Mais, lorsque la chaleur du soleil aura bu jusqu'à la dernière goutte de rosée, les faucheuses aux lames brutales s'en iront par les prés embaumés saper les herbes et les fleurs.

Pauvres bluets, marguerites, esparcettes rouges ! vous frémissez en entendant les pas pressés des chevaux et le bruit de la machine redoutable qui vient à vous ! Hélas ! vous n'avez plus à attendre, pour clôturer votre courte et odorante vie, une mort pleine de poésie qui vous couche doucement sur l'herbe des andains, et, pour vous préparer à l'agonie prochaine, vous n'entendrez plus le vieux chant des faucheurs :

Passe, passe, ô ma faux, repasse infatigable ;
Retourne sur tes pas et reviens en sifflant,
Arrondis sur le sol ton arc impitoyable
Et, souple, sous ma main, soutiens bien ton élan !
Abats la pâquerette et la haute héraclée,
Et l'esparcette rouge et l'odorant cerfueil,
Et la dent de lion, à la feuille effilée,
Et le trèfle surtout, qui des prés est l'orgueil.

M^{me} DESBOIS.

Le langage des gants.

Voici quelques indications sur le langage des gants usité entre amoureux dans la société anglaise.

Un *oui* se dit en laissant tomber un de ses gants.

On les roule dans la main droite pour dire *non*.

Si l'on veut faire entendre que l'on est indifférent, on dégante à demi la main gauche.

Pour indiquer que l'on désire être suivie, on se frappe l'épaule gauche de ses gants.

« Je ne vous aime plus du tout », se prononce en se donnant de petits coups sur le menton.

Pour « je vous hais », on retourne ses gants à l'envers.

« Je souhaiterais d'être près de vous », se dit en lissant gentiment ses gants.

Pour demander si l'on est aimée, on gante la main gauche en laissant le pouce à découvert.

Si l'on veut faire ce charmant aveu : « Je

vous aime », on laisse tomber les deux gants à la fois.

Pour mettre en garde : « Soyez attentif, on nous observe », on tourne ses gants autour de ses doigts.

Si l'on veut témoigner que l'on est fâchée, on frappe de ses gants le dessus de sa main ; furieuse, on les éloigne, etc., etc.

On assure que le langage des gants a été inventé par une jeune et ravissante amoureuse qui l'a généreusement enseigné à toutes ses amies.

A l'heure qu'il est, il n'y a pas une seule *young lady* qui ne le connaisse.

Madame la cigogne de Sauvabelin.

Voilà une personne que, sans doute, vous ne connaissez pas.

Il est très probable que la cigogne de Sauvabelin n'existe que dans la naïve imagination de trois enfants de notre ville, qui lui ont adressé trois petites lettres. Une de nos lectrices veut bien nous les communiquer.

Les cigognes, chacun le sait, passent, à tort ou à raison — en Allemagne surtout — pour les messagères du bon ange qui préside à la naissance de ces gentils bambins frais et roses, la joie de nos maisons. De là les requêtes ci-dessous.

Le facteur, ignorant le domicile de la destinataire, a déposé les lettres au restaurant du lac à patiner.

Voici ces missives, écrites sur papier de couleur tendre. L'orthographe, que nous respectons, fera la joie des membres de la société pour la réforme orthographique.

La première de ces lettres est écrite par un garçon ; les deux autres par des petites filles :

« Chère Sigogne ! — J'aimerais que tu m'envoies un petit Bébé garçon, silteplet. Un garçon qui est : Des yeux bleus, des cheveux noirs, les joues roses. Silteplet. — L'adresse est... »

« Chère Cigogne. — Je viens te demander un petit frère avec les cheveux noirs et des yeux bleus et les joues roses. Mon adresse est... »

« Chère Sigogne. — Je vient te demander une petite sœur avec les yeux bleus, les cheveux noirs, des dents blanches. — Notre adresse... »

Et que l'on dise encore qu'il n'y a plus d'enfants !

Les ruses de l'amour.

Un jeune employé d'une maison de banque de Berlin s'amouracha un beau jour de la fille de son patron et chercha à obtenir les bonnes grâces de la demoiselle en lui prêtant les nouveaux romans parus. Quand il crut pouvoir le faire, il écrivit sa déclaration.

Un jour le banquier rentre à la maison plus tôt que de coutume et ne trouve pas ces dames. Elles étaient encore à la promenade.

Il prend par mégarde sur la table un volume qui s'y trouvait ; c'était le roman à la mode, celui dont on parlait beaucoup. Il l'ouvre, le feuillette et remarque avec étonnement que quelques mots y sont soulignés au crayon, des mots tout ordinaires et fort inoffensifs, tels que *je*, etc. Il tourne les pages, c'est partout la même chose.

Une pensée lui vient — les pères de filles riches voient clair — il lit les uns après les autres les divers mots soulignés et déchiffre ce qui suit : Ma... demoiselle... vous... offenserais-je... si... je... vous... disais... que... je... vous... etc., bref, toute une lettre d'amour se terminant par ces mots : « Réponse... dans... le... prochain... chapitre. »

« Attends, pense le père, je m'en vais te donner ta réponse. » Il souligne lui-même quelques